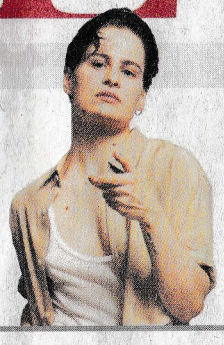
J.A. 1002 Lausanne / www.letemps.ch

LE TEMPS

CHF 3.80 / France € 3.50

MERCREDI 19 SEPTEMBRE 2018 / N° 6217



Musique

Christine and the Queens, un album charnel pour expurger ses peurs et sa colère PAGE 24

Débats

Trop chère l'agriculture suisse? Une réplique aux provocations d'Avenir Suisse PAGE 11

Portrait

David Brolliet, une vie à collectionner l'art contemporain PAGE 26

Environnement

Se passer de labour sans recourir aux herbicides, un défi agronomique PAGE 13

ÉDITORIAL

Ligue des champions, l'heure du sevrage

L'amateur romand de football a éprouvé mardi soir un sentiment de frustration qui, longtemps, lui fut inconnu: il n'a pas pu regarder le match Liverpool-Paris Saint-Germain, l'affiche de la première journée de la Ligue des champions 2018-2019. Il s'en remettra mais, depuis vingt-cinq ans, il s'était habitué à ne pas se poser la question: s'il y avait match, il pouvait le voir. La télévision publique avait les droits de diffusion de presque toutes les grandes compétitions. Au fil des années, l'offre sportive de la SSR était devenue un particularisme envié à l'étranger.

L'exception suisse est tombée. Et c'est soudainement fébrile que notre téléspectateur a vérifié s'il pourra voir le match Young Boys-Manchester United de mercredi soir. Ce sera le cas.

De Guingamp à Tondela, loin des grandes affiches

Johann Schneider-Ammann, un ministre à bout de souffle?

POLITIQUE Le conseiller fédéral tiendra-t-il jusqu'à la fin de son mandat en 2019? La question se pose face à ses assoupissements répétés durant les séances de travail, signes d'un épuisement qui frappe à Berne. Portrait d'un ministre de l'Economie qui semble au bout du rouleau

Johann Schneider-Ammann participait ce lundi à une table ronde sur le tourisme. Un rendez-vous à teneur économique dont le ministre dit raffoler. Il s'est pourtant endormi deux fois durant la séance.

Voilà qui ne surprend plus à Berne, où on a déjà constaté depuis belle lurette la fatigue récurrente du conseiller fédéral. Lors d'échanges directs, le politicien n'est pas non plus très rapide. De longues secondes s'écoulent parfois entre la question d'un interlocuteur et la réponse du ministre.

> «Il peut arriver qu'il pique un peu du nez. La fatigue de la fonction lui pèse»
> UN PARLEMENTAIRE

Pour autant, au sein de son parti, on passe comme chat sur braise sur les moments d'absence du Bernois, expliquant ses signes de fatigue par son engagement au travail et ses voyages répétés.

En off, pourtant, des langues se délient et on admet qu'il pique du nez, qu'il a des hauts et des bas. Il se murmure même que le ministre de l'Economie se serait déjà assoupi plusieurs fois lors de la séance hebdomadaire du Conseil fédéral.

Le 26 septembre prochain, Johann Schneider-Ammann devra relever un nouveau défi: défendre la politique du Conseil fédéral en matière d'exportation d'armes. Seul face aux parlementaires, le ministre de l'Economie tiendra-t-il le choc? Ses réactions seront révélatrices de son état réel de santé et d'engagement politique.

PAGE 7

«J'achète toujours des pièces dont je connais personnellement les auteurs. Ma ligne directrice? C'est moi. J'aime les œuvres qui me ressemblent»

PROFIL

11 MAI 1960 Naissance à Genève.

1978 Démarre sa collection avec une sculpture de Jean-Philippe Aubanel.

1987 Décès de Jean Brolliet, son père.

2000 Achète un masque de Romuald Hazoumè, premier artiste africain à entrer dans sa collection.

Il a 58 ans, mais en paraît facile dix de moins. David Brolliet habite depuis un an dans un duplex avec jardin à deux pas de la frontière qui sépare la France de Genève. «Les murs sont un peu nus, s'excuse celui qui conjugue depuis quatre décennies sa vie avec l'art contemporain. La plupart des pièces de ma collection se trouvent à Saint-Louis en Alsace, à la Fondation Fernet-Branca.»

Intitulée *40 ans de passion! Collection David H. Brolliet*, cette exposition c'est la fierté du Genevois. «C'est la première fois que je vois l'ensemble de mes œuvres qui circulent beaucoup. Les deux tableaux *Hommage à Mondrian* de Sylvie Fleury, par exemple, sont tellement grands que je n'ai

continent magnétise toutes les attentions. «Je l'ai découvert assez tard, à travers les œuvres de Romuald Hazoumè, que m'avait présenté Pierre Huber. Aujourd'hui, je me rends souvent au Sénégal où je visite pas mal d'ateliers. Je me sens en affinité avec la mentalité et la culture de l'Afrique, notamment francophone. J'aimerais bien développer un projet là-bas, soit un centre d'art, soit une résidence d'artistes. Et peut-être, pourquoi pas, y déposer les 700 œuvres de ma collection.»

Une collection dont David Brolliet réfléchit désormais à son avenir. «J'ai des dépôts à Genève, à Paris, à Londres et à New York. Le peu de pièces que j'ai vendues, je l'ai fait pour acheter d'autres

sont tellement grands que je n'ai jamais pu les accrocher chez moi», explique celui qui a trouvé dans le monde de l'art sa deuxième famille. «La mienne n'est pas vraiment soudée. Je m'en suis créé une avec qui je pouvais échanger, discuter et trouver du plaisir. Je peux passer des heures avec quelqu'un comme John Armleder, que je connais depuis longtemps, pour parler de tout et de rien. Pour moi l'art est vital, indispensable.»

Ce goût pour l'art, c'est sa mère qui va le réveiller. «Elle était membre de l'AMAM, l'association qui a donné naissance au Mamco. Dans ce cadre, elle voyageait pour visiter des ateliers d'artistes. Elle m'a emmené à San Francisco où j'ai rencontré Ed Ruscha et Sam Francis. Ce dernier avait une batterie d'assistants qui travaillaient pour lui. J'étais tout gamin et je me disais qu'être artiste était le plus beau métier du monde vu que vous n'aviez rien d'autre à faire que de regarder les autres bosser pour vous.»

Des choix éclectiques

David Brolliet l'admet: à Genève, son nom n'a pas toujours été facile à porter. Chez les Brolliet on est régisseur de père en fils. Quoique. «Mon père m'avait dessiné un plan de carrière. Je l'ai refusé. Du jour au lendemain, il m'a coupé les vivres et j'ai dû me débrouiller comme je pouvais. Les gens ont toujours cru à tort que j'avais des moyens illimités.»

Sa passion, le Genevois va donc l'assouvir petit à petit en achetant à tempérament les œuvres qui lui plaisaient. La première à entrer dans sa collection sera un cadeau. «Une sculpture en plâtre de Jean-Philippe Aubanel, un artiste lyonnais dont j'ignore ce qu'il est devenu. C'est le galeriste Pierre Huber qui me l'avait offerte. J'avais 18 ans. C'était une sorte de commission parce que mon père qui n'aimait que les petits maîtres et les antiquités romaines, et pour qui l'art contemporain était de «l'art comptant pour rien», avait acheté chez lui un buste d'Igor Mitoraj.»

A partir de là, les œuvres s'accumulent: Sylvie Fleury, John Armleder, Olivier Mosset, Laurence Pittet, Nicole Hassler. David Brolliet acquiert beaucoup d'artistes genevois. Mais aussi des signatures internationales: Daniel Arsham, Cindy Sherman, Olafur Eliasson, Erwin Wurm. «Ma collection est très éclectique. Peinture, vidéo, photographie, un peu de sculpture, j'achète de tout. Mais toujours des pièces dont je connais personnellement les auteurs. Ma ligne directrice? C'est moi. J'aime les œuvres qui me ressemblent, qui ont de l'humour et qui font réfléchir. Depuis quelque temps, je m'intéresse à des artistes chez qui le message est de portée plus politique.» Comme le Marocain Mounir Fatmi, qui produit des skateboards dont les plateaux antidérapants sont remplacés par des tapis de prière. «J'aime ce type de travaux courageux qui osent s'attaquer à des tabous. Il m'a expliqué que des femmes afghanes étaient venues le remercier. Dans leur pays, elles ont l'interdiction de pratiquer le vélo. En revanche, rien ne les empêche de faire du skate. Grâce à lui, elles sont devenues les reines de la planche et ont ainsi trouvé une nouvelle forme de liberté.»

En ce moment, le collectionneur braque son œil sur la scène artistique africaine. Mode, design, art contemporain: il est vrai que le œuvres. Elle ne cesse de s'agrandir. Je dois désormais penser sérieusement à ce que je vais en faire.»

(FONDATION FERNET-BRANCA)

L'art de la collection

DAVID BROLLIET

Passionné d'art contemporain, ce Genevois achète des œuvres depuis quarante ans. Sa précieuse collection est actuellement exposée à la Fondation Fernet-Branca de Saint-Louis, en Alsace

EMMANUEL GRANDJEAN
@ManuGrandj

Chanteur et producteur

Et puis David Brolliet porte d'autres casquettes que celle de collectionneur. Jusqu'en 2009, il s'activait à l'Association pour la diffusion internationale de l'art français, qui organise le Prix Marcel Duchamp, l'équivalent français du Turner Prize britannique. «Et dont le premier gagnant a été le Suisse Thomas Hirschhorn, qui vit à Paris.» Mais il est aussi chanteur, producteur de cinéma et de musique sous le nom de David Roy. «J'ai un film d'action qui va bientôt sortir aux Etats-Unis que j'ai produit et dans lequel je tiens un petit rôle.»

La politique, par contre, il a dû la mettre entre parenthèses. Il y a huit ans, le Genevois réchappait d'un accident de scooter. «J'ai failli y rester. Je n'ai plus la force ni l'énergie de me battre pour la culture comme je le faisais avant chez les libéraux. Mais je reste attentif. Lorsqu'on voit Zurich qui agrandit son Kunsthaus et son Musée national, on se dit qu'il manque une vraie politique culturelle à Genève.»

40 ans de passion! Collection David H. Brolliet, jusqu'au 30 septembre, Fondation Fernet-Branca, Saint-Louis, www.fondationfernet-branca.org

---

Un jour, une idée

Un duo pour un vrai repaire gourmand

SÉBASTIEN LADERMANN
@SLadermann

Certains restaurants pérorent, trompettent et déçoivent alors que d'autres, bien plus discrets, méritent de sincères louanges. 2 Potes O'feu, établissement tenu comme on peut le deviner aisément par deux compères pour le moins expérimentés, fait indéniablement partie de la deuxième catégorie. De celle qui réconcilie avec le genre et pratique une approche authentique et sérieuse de la restauration.

Fines tranches de poulpe à l'huile d'olive de Crête et condiments, raviolis de gambas et émulsion de crabe vert, fricassée de ris de veau aux chanterelles, steak de thon albacore mi-cuit au fraises de Cléry et crème légère à la vanille Bourbon; voilà quelques plats d'une carte diablement bien construite, en perpétuelle évolution afin d'intégrer les produits au meilleur de leur forme.

Alain Figuet et Sylvain Lemetayer se sont connus dans les cuisines du Tiffany à Genève, chacun bénéficiant déjà d'un solide parcours émaillé de très respectables maisons.

Pas de monotonie

Dans leur établissement de Chêne-Bourg, suivant les services, l'un et l'autre peuvent se retrouver côte à côte derrière le fourneau ou, au contraire, se séparer afin que l'un puisse œuvrer en salle. Parfaitement polyvalents, ils semblent trouver ainsi leur équilibre, sans la qualité des plats, la formule fonctionne à merveille.

Les poissons s'avèrent sauvages, cuisinés à la demande entiers au feu de bois, la viande de bœuf rassise six semaines avant d'être apprêtée, la totalité des plats – de même que les fonds et jus – entièrement réalisés par le duo. Même la pâtisserie n'échappe pas à la sacro-sainte règle du tant usurpé «fait maison».

La clientèle ne s'y trompe d'ailleurs pas et semble ravie de trouver là un vrai repère gourmand. Enfin, la carte des vins témoigne elle aussi d'un réel intérêt pour la qualité. Les vignerons qui y figurent, d'ici ou d'ailleurs, constituent des références plus qu'intéressantes.

2 Potes O'feu, rue du Gothard 16, Chêne-Bourg (GE), lu-ve